

Souvenirs de l'École Annexe de Toulon 1949-1950

Louis Force (Bx 50)

“Trois étudiants montaient dispos
Vers la gloire au mât de cocagne
L'un est vasou, l'autre moco
Le troisième est fils de Bretagne
Ils s'en allaient, joyeux garçons
La tête pleine de chansons
D'anatomie plein la cervelle...”

En franchissant pour la première fois, le 3 novembre 1949, le portail imposant de l'hôpital Sainte-Anne, siège de l'École, je ne savais de celle-ci que son rôle indispensable, selon mes faibles informations, à la réussite du concours de l'École principale, dont elle était, comme son nom l'indiquait, l'humble mais nécessaire marchepied. J'ignorais tout des anciennes Écoles de Médecine navale des ports, de leur passé et de leur gloire, et que les Écoles Annexes n'en étaient que le vestige atrophé. Certes l'existence de l'École de Rochefort m'était connue : il avait fallu choisir entre elle et Toulon, Brest étant provisoirement fermée. Je ne savais non plus rien du prestige inégalé de cette École de Rochefort, la plus célèbre des « trois Vieilles ». Quarante ans plus tard, je lirai, aux archives de Vincennes, la réponse de l'inspecteur du Service de Santé de la Marine à une lettre du directeur de Santé Navale, qui avait l'intention de donner des noms de médecins de Marine éminents à ses bâtiments, peu après l'ouverture de l'École, et lui demandait conseil : « je ne vois que des noms de Rochefortais, et on ne peut encourir les reproches de partialité des deux autres Écoles ». Et on en resta là.

J'avais choisi Toulon. Des trois étudiants de la chanson des *Trois navais*, j'étais donc parmi les mocos, les fils de Bretagne ayant rejoint les vasous. Nous apprendrions bientôt que c'étaient là de redoutables concurrents, le climat charentais étant plus propice aux confinements laborieux que les plages et le soleil du midi.

Nous étions 124 admis, 108 pour la « ligne médicale » et 16 pour la « ligne pharmaceutique ». Au fil des démissions, des inaptitudes diverses, au cours du premier trimestre, le nombre se stabilisa à 99, soit 85 « médecins » et 14 « pharmaciens ».

Je logerai à l'hôpital, la Direction centrale ayant accepté, « compte tenu des difficultés de logement toujours persistantes, de loger et nourrir les étudiants de l'École Annexe à titre onéreux ». Nous étions 45 dans ce cas, les autres logeant dans une chambre louée en ville ou au foyer étudiant des Maristes de la rue Peiresc, et quelques-uns dans leur famille toulonnaise. Un étage du « nouveau casernement » nous était dévolu : un dortoir de 16 lits et un « cabinet » de 4 lits à l'Est et de même à l'Ouest, et un autre de 5 attribué aux pharmaciens. Je partageais le « cabinet » ouest avec trois Camarades et nous pouvions y travailler serrés sur une très petite table. La plupart des Camarades en dortoir travaillaient dans une salle d'études située dans le bâtiment central de la chefferie.

Dès le premier jour, l'appel du matin nous a réunis sous la houlette du capitaine d'Armes, le premier maître fusilier Le Goff, que nous saurions vite nommer « le bidel ». D'emblée il nous mit en garde, nous, les « internes », tout en nous informant du règlement, contre la tentation de faire le mur : « il y a des rondes, et le factionnaire, fusilier marin est armé ! ». Certes, nous ne prenions pas vraiment au sérieux ces menaces, que démentait quelque peu la bonne face ronde de leur auteur. Mais cette façon de rappeler la tradition de rigueur de la disci-

pline de la Marine impressionnait tout de même les civils que nous étions encore. L'accueil du médecin résident, chargé de notre encadrement, n'était pas moins déterminé : le médecin de 1^{re} classe Flottes, tout en nous incitant au travail, ne manqua pas de nous dire qu'il avait été naguère « prisonnier des Japonais », ce qui était sans doute une façon de nous signifier qu'il n'était désormais pas homme à se laisser impressionner par une poignée de freluquets... Il était secondé par le maître principal Leleu, que certains farceurs auraient bien envoyé « à la queue »... Le 4 novembre, nous avons été présentés au directeur de Santé de la troisième région maritime. Le médecin général Gouriou me parut un personnage au visage sévère et ridé, couronné de cheveux blancs, où il était difficile d'imaginer alors le tout jeune médecin de la glorieuse brigade de l'amiral Ronarc'h qu'il était en 1915 sur l'Yser, comme je le saurai bien plus tard. Dès le premier jour, nous étions répartis dans les services hospitaliers, qui nous accueillaient chaque matin à 8 heures. En fin de matinée un jour sur deux et chaque après-midi, les cours étaient donnés, soit dans le grand amphithéâtre du bâtiment de la chefferie, soit dans l'amphithéâtre Marcellin Duval, près de la chapelle. On y entonnait quelques chansons carabine (avec une prédilection pour « l'artillerie d'marine ») dont se constitua rapidement un solide répertoire. Mais le silence se faisait dès l'entrée du professeur. L'amphithéâtre Marcellin Duval était réservé à la seule anatomie. On dit que Marcellin Duval (de Brest !) était passionné au point de se faire apporter des pièces anatomiques sur son lit de vieillard. Comment ne pas apprendre l'anatomie sous un tel patronage ? De celui-ci nos maîtres étaient fort dignes : le médecin principal Goguet, chargé de cours, dont la faconde servait un dessin d'une grande clarté ; le médecin de 1^{re} classe de Moratti, prosecteur, qui savait nous rendre accessible l'aride ostéologie. À l'anatomie, discipline reine, succédait la physiologie, confiée au médecin principal Cluzel, chargé de cours, que l'on retrouvera plus tard à Bordeaux, où son appendice nasal lui vaudra le surnom d'« Air Wick » ; l'histologie – embryologie, dévolue au médecin de 1^{re} classe Ardisson, la physique, au pharmacien de 1^{re} classe Badré, grave et savant (Bas drès intéressant, disaient assez injustement certains) et la chimie au pharmacien de 1^{re} classe Texier, à l'humour caustique et au contact familial, tous trois chargés de cours. Ces professeurs, chargés de cours ou prosecteur, tous nommés par concours, étaient aussi, naturellement, en fonction à l'hôpital, dans les Services cliniques ou les laboratoires. À ces cours s'ajoutaient les travaux pratiques d'histologie, un enseignement de sémiologie et de petite chirurgie. Nous aurions aussi en novembre deux « causeries », l'une sur la tuberculose, l'autre sur les maladies vénériennes, et un film sur l'alcoolisme, dans le traitement duquel commençait dans l'enthousiasme la cure au disulfirame, aujourd'hui abandonnée.

Il nous avait été conseillé de nous procurer des os, traditionnel support de l'apprentissage anatomique. Je ne sais qui avait suggéré d'essayer le cimetièrre. Avec mes Camarades de chambre (nous ne disions pas encore « carrée »), nous étions tout bonnement allés trouver le gardien du cimetièrre de Lagoubran. Celui-ci nous avait indiqué aussitôt un coin reculé, près de l'enceinte, en nous donnant toute liberté d'y fouiller. Je ne sais plus quels outils nous avions apportés ; mais dans une terre assez meuble nous avons assez vite extrait crâne et os longs. Chose impensable, je crois, de nos jours. Je ne suis pas sûr que nous ayons alors eu une pensée respectueuse pour ces pauvres morts que nous dérangions. J'y vois maintenant l'apprentissage d'une de ces transgressions que comporte l'exercice médical et qui fondent la rigueur et la noblesse de son éthique.

Mais c'est dans les services hospitaliers que m'attendait la découverte, impatientement attendue, avec émotion et quelque crainte, du « métier ».

Comment oublier cette initiation ? Pour moi, elle a le visage du médecin en chef André, agrégé, adjoint au chef de Service, le médecin en chef Germain, chef des Services médicaux. Je revois sa haute et maigre stature, penchée sur le malade, les traits austères et burinés, un peu las, le regard attentif et doux, énonçant lentement avec une pointe d'accent languedocien les éléments de la sémiologie : inspection, palpation, percussion, auscultation. Et la courbe de Damoiseau sur le cliché pulmonaire, première image radiologique expliquée, et le verdict solennel du Rivalta au lit du malade. Et le doux murmure vésiculaire, et le *rrou ffou tata* redouté, longuement cherché et écouté. Car pleurésie séro-fibrineuse et rhumatisme articulaire aigu étaient alors les deux grandes affections atteignant les jeunes Marins malades dans nos salles. Nous étions munis des stéthoscopes, achetés dès le premier jour chez Castel Chabre sur ordre de la hiérarchie, et de la blouse blanche, et ainsi adoués, sous ces insignes, peut-être pour l'éternité. « Étudiants en médecine », c'était un titre. Même si nous moquions, plus tard, un Camarade qui, assurait-on, se présentait sous ce titre aux jeunes filles, en l'appelant dans son dos « l'étudiant en médecine ». « Étudiant en médecine », c'était marqué sur notre carte d'identité, signée par notre Directeur. Et j'essayais de garder en moi le modèle du premier passeur dans ce compagnonnage qu'est l'apprentissage de la médecine : le « bon professeur » André, sa modestie, sa bienveillance, son examen méthodique, sa prudence dans l'affirmation du diagnostic et dans le traitement, et jusqu'à son souci de l'économie : « il faut savoir parfois dépenser un peu », disait-il en se décidant à prescrire un examen qu'il jugeait coûteux, une galactosurie provoquée ! Tout était minutieusement justifié. On était alors loin, dans ce Service, en cet automne 1949, des « bilans » plus ou moins systématiques...

Ce pas franchi, c'était un autre pas que la confrontation avec le monde chirurgical, la première intervention, la vue du sang et du corps ouvert, que beaucoup redoutaient sans toujours l'avouer. Épreuve franchie sans encombre. Mais si j'ai oublié la nature de cette première intervention, je revois encore le médecin en chef Laurent, patron des Services de chirurgie, assis, le regard dans le vide, se savonnant et se brossant interminablement les mains avant d'enfiler ses gants : leçon d'asepsie quasi jamais oubliée. Mais je revois aussi, au pied du lit d'un malade porteur d'une tuméfaction sous-maxillaire, le regard vif et le mince sourire du médecin principal Renon, jeune agrégé, me questionnant en vain sur le tractus thyroïdienne et sur le canal de Bochdalek, de l'hébreu pour moi qui en était à peine aux insertions claviculaires...

Nos maîtres étaient d'ailleurs, quoique exigeants, plutôt débonnaires et bienveillants. Bien des années après, je ne peux que louer cet enseignement clinique et théorique. Le contact avec le malade, par petits groupes, sous une direction attentive, dès la première année, un enseignement théorique de qualité, comportant, outre les matières fondamentales, la sémiologie et la « petite chirurgie », le tout groupé dans un même lieu, hospitalo-universitaire avant la lettre. Il y avait là quelque chose comme la perpétuation de l'esprit fondateur des « vieilles » Écoles de Médecine navale, associant, avant tout le monde, en plein dix-huitième siècle, dans le même lieu et par les mêmes maîtres, l'enseignement théorique et la pratique clinique près du malade ; et il est quelque peu émouvant de penser que nos maîtres modernes, peut-être à leur insu, perpétuaient là intacte cette filiation bicentenaire. Et pour moi, et pour ceux qui habitaient aussi sur place, c'était comme un petit « campus » sur les pentes du Faron, où tout se passait dans un rayon de 300 mètres, campus dont il n'était nul besoin de sortir.

Nous ingurgitions donc, l'anatomie surtout, chose nouvelle, jusqu'à en avoir « plein la cervelle ». Et deux ans après, à Bordeaux, à la question d'anatomie de l'externat « veine médiane céphalique », un peu perfide pour les civils, nous nous souvenions sans hésiter de son rapport avec le nerf musculocutané !

La vie dans notre petit « campus » de Sainte-Anne était certes un peu austère, partagée entre les stages, les cours, et le bachotage vespéral. Le règlement intérieur, spécifiant dans ses attendus que les élèves devaient « être dignes de maintenir la réputation de leur École et les traditions de la médecine navale », était précis et militaire : branle-bas à 6 heures 15, petit déjeuner à 6 h 30, appel à 8 heures, départ immédiat au stage hospitalier, cours de physiologie en fin de matinée un jour sur deux, samedi matin compris, et tous les après-midi pour les autres matières, dîner à 18 h, extinction des feux à minuit. Les sorties étaient autorisées le midi jusqu'à 13 h 30, le soir jusqu'à 21 h, sauf le samedi et le dimanche jusqu'à 22 h ou minuit, seules heures d'ouverture des portes. Beaucoup, dont j'étais, pouvaient ainsi passer plusieurs semaines sans aller « à terre », c'est-à-dire en ville. Toulon était encore marquée par les conséquences de la guerre : le quai de Cronstadt était défoncé, des superstructures de navires sabordés étaient encore visibles ; les magasins du quai, détruits, étaient regroupés dans des baraques autour de la Place d'Armes, notamment le libraire où nous pouvions trouver des ouvrages médicaux. Nous prenions nos repas dans un réfectoire situé à côté de nos logements, auquel était affecté un matelot. La nourriture, quoique convenable, se ressentait encore d'un « rationnement » et des « restrictions » de la guerre toute récente. Je me souviens qu'un dimanche, où nous regardions par la fenêtre en attendant le repas, les matelots qui poussaient un chariot d'alimentation (la « chaloupe » !) vers les pavillons de malades avaient renversé un peu d'une marmite de frites sur le sol. On n'allait pas laisser perdre cette nourriture ! Plusieurs d'entre nous étaient descendus aussitôt, et assis par terre en rond autour des frites, les avaient dégustées lentement, voulant ainsi signifier, je crois, au-delà d'un jeu innocent, que les repas nous laissaient sur notre faim. Convocation le lendemain chez le médecin résident, l'homme des Japonais, et admonestation sévère, avec considérations sur la conduite indigne de futurs (éventuels) médecins ou pharmaciens de Marine. Sans punitions pour cette fois. Il n'en alla pas de même pour les auteurs d'un graffiti injurieux (que la décence m'interdit de rapporter) à l'égard du capitaine d'Armes, tracé sur la fenêtre du laboratoire du médecin principal Guennec, où nous avions des travaux pratiques d'histologie. Un drame. Toute la promotion convoquée, interrogée un à un en confession. Je crois que les auteurs avouèrent. Ils furent punis de consignes. Mais un rapport du médecin résident, que j'ai pu consulter, indique qu'ayant surpris un élève, déjà repéré pour son esprit rebelle, en délit de dégradation de matériel, il l'avait « fait conduire à la prison du nouveau casernement », « en attendant la décision de l'autorité sur la convocation du Conseil de discipline ». On ne badinait pas. L'autorité, c'était, après le lointain médecin général, pluri-directeur (car il l'était aussi de l'École d'application), le sous-directeur, qui n'était autre que le médecin chef de l'hôpital, alors le médecin en chef Buffet. Tout bienveillants qu'ils étaient, nos chefs avaient à cœur, j'imagine, de nous accoutumer à la sainte discipline maritime. Et je ne résiste pas au plaisir de transcrire le motif de punition de mon Camarade E., consigné pour « avoir volé le dessert du matelot Bouveron ». On voit que la faim n'excusait pas tout !

L'essentiel de notre temps était consacré au travail. Un examen avec classement avait lieu à la fin de chaque trimestre. Au premier, fin décembre, quelques leaders se détachaient. A., en particulier, qui travaillait sans arrêt, quittant la table, la dernière bouchée avalée en vitesse, pour retourner à ses cahiers, non sans avoir rituellement et abondamment roté pendant le repas, nous décourageait. D., dont l'apparente nonchalance et le décubitus dorsal habituel cachaient une grande vivacité intellectuelle et une mémoire stupéfiante. Ils étaient tous deux en tête. En revanche, certains, qui nous avaient impressionnés, les premiers jours, en expliquant qu'ils avaient passé l'été à potasser *Hovelacque*, traité d'anatomie réputé beaucoup plus détaillé que le classique et volumineux *Testut*, sans parler du banal Rouvière, et même avaient déjà fréquenté l'hôpital comme « roupious », étaient en queue de peloton. D'autres étaient plus originaux. M., qui lisait, imperturbable, « Le Monde » au milieu du chahut précédent le cours. J., qui pour

ne pas perdre un temps précieux, avait pris de grands moyens : il avait fixé ses draps au matelas par des épingles à nourrice. Car le règlement nous imposait de faire nos lits. C'est le même, qui, ayant exploré, le premier dimanche, la côte du Cap Brun, et ses petites criques de galets, était revenu, définitivement désabusé, en disant avec un grand sérieux : « il y a du sable, mais les grains sont gros ».

Inutile de dire que la plupart d'entre nous n'allèrent jamais vérifier la granulométrie des plages mourillonnaises, du moins pas avant fin juin. Alors nous prendrions le temps d'explorer un peu les environs, et même d'écouter C., nouveau Bougainville, relater son expédition à l'Île du Levant...

Pour l'instant, j'avais compris, au vu des résultats médiocres du premier examen, qu'il fallait travailler bien davantage pour se maintenir à flot, et avaler le programme, en particulier d'anatomie. À force d'efforts, nous la saurions sur le bout du doigt.

D'un stage à l'autre, nous allions de pavillon en pavillon, tous portant un nom que nous supposions être celui d'une gloire de la médecine navale, personnages que nous ne demandions qu'à admirer, en attendant de tenter de les suivre, sinon de les égaler, mais sans que personne ne nous commentât ces noms. Je connaissais comme tout Français celui de Calmette, le Calmette du BCG, qui se révélait ainsi être ancien Marin, mais pas les nombreux autres. Et si j'ai vite su un peu plus tard à Bordeaux manier l'aiguille de Tribondeau, et appris sa loi, j'ai mis longtemps à savoir que Fontan avait, en ces lieux même, osé coudre le myocarde d'un quartier-maître, qu'Oudard, non content de connaître la célébrité en culbutant à Toulon les apophyses coracoïdes, n'avait pas hésité à amputer le général Gouraud. Certes je tressaillais de fierté en voyant notre professeur Goguet dessiner dans la fosse iliaque les ganglions de Cunéo et Marcille ; mais c'est bien plus tard que j'ai su que ce Cunéo là n'était pas « notre » Cunéo toulonnais, mais son fils parisien, prénommé Bernard comme lui ! On ne prête qu'aux riches !

Nous étions suivis médicalement par le médecin résident par des visites périodiques. Le dépistage de la tuberculose était alors une priorité. Un Camarade fut dépisté à l'entrée à l'École. La moitié d'entre nous avait une « cuti » négative. 17 reçurent le BCG. En mai, des images pulmonaires furent détectées chez deux Camarades, qui ne purent concourir, furent hospitalisés et partirent en sanatorium. Un autre Camarade, admis au concours, fut dépisté à l'entrée à Bordeaux. On a un peu oublié cette fréquence de la tuberculose chez les jeunes gens, en particulier chez les étudiants en médecine, et qui sévissait à l'École de Bordeaux aussi, dans les promotions antérieures à la mienne. La tuberculose était encore dans tous les esprits : dans les années 1950, « bande de tuberculeux ! » était parmi les injures favorites qui montaient de la place Dormoy, les chaudes soirées de printemps... Vieille histoire d'ailleurs : au début du vingtième siècle, le médecin major de Santé Navale, dans son rapport annuel, déplorait que chaque année, un certain nombre d'élèves contractât une tuberculose, parfois mortelle. Il expliquait que, selon lui, les élèves se contaminaient à l'hôpital (ce qui n'était donc peut-être pas évident pour tout le monde). Perspicace, il en voyait la preuve dans le fait que les élèves pharmaciens, qui n'y allaient pas, n'étaient jamais atteints !

En cours d'année, le bal de l'École offrait un répit et une occasion de sortir de notre enclos. Il avait fait l'objet d'une demande d'autorisation par voie hiérarchique et cette autorisation était revenue, comme il se doit, de la Préfecture maritime, précisant sobrement que le bal se tiendrait « dans les conditions habituelles ». Il se tint le 4 février 1950 dans les salons du Commodore, au Mourillon. Soirée classique qui ne comportait ni les festivités bruyantes et les défilés en ville de Rochefort, ni les débordements de l'École annexe de Brest du début du siècle, si l'on en croit les mémoires d'Averous, qui avait fait provisoirement interdire le bal, en raison des désordres et des « regrettables

liaisons » qui s'y produisaient. Rien de tout cela à Toulon, du moins à ma connaissance. Le préfet maritime n'avait pas lieu de regretter son autorisation. Les mocos du temps étaient plus raisonnables que leurs anciens de Brest. Notre directeur avait écrit au directeur de Bordeaux pour lui demander d'autoriser les anciens élèves de l'École annexe de Toulon à venir au bal. Il en vint : je me souviens de Jean-Claude Pozzo, mon ancien condisciple du lycée d'Oran, élève à Toulon l'an passé, et entré au Cours de la Marne un an avant moi comme pharmacien, venu parader à l'hôpital dans son beau manteau bleu marine cintré (de chez Thiery) parementé de vert, et nous faire envier son élégance et son succès.

Durant l'année nous avons vu arriver la promotion 43, venue faire le stage d'application. Certains, je crois, avaient déjà fait un séjour en Indochine. La guerre d'Indochine était présente à notre esprit, même si nous n'en avions alors à l'École qu'un écho lointain. Côté dans les services ces Grands Anciens un peu intimidants nous faisait entrevoir notre avenir ; mais en nous amusant de les voir, quelquefois, revenus au stade d'élèves, « sécher » devant les questions qu'on leur posait, au cours des visites. Je me souviens bien aussi du passage du médecin en chef Lahilonne, futur directeur à Bordeaux, venu en passant suivre un bout de visite, et surtout raconter, les yeux pétillants, à ses Camarades, le grand périple qu'il venait de faire à bord du *Richelieu*.

Tout cela était bien beau, mais pour entrer dans ce monde, il fallait passer avec succès le concours, et d'abord réussir à l'examen de première année. Valider nos « quatre inscriptions », comme on disait alors. Le jury, comme on le sait, venait de Montpellier. On nous avait mis depuis longtemps en garde contre la sévérité extrême du professeur Cristol, en chimie. Je ne me souviens pas que cela nous ait rendu plus attentifs aux exposés du pharmacien Texier. Mais fort heureusement, empêché, le professeur Cristol était remplacé au dernier moment, par le professeur Bénézech, plus fréquentable. Les autres examinateurs étaient les professeurs Hédon, Turchini, Laux et Pech, certains, tel Hédon, sommités dans leur domaine. Nous étions 83 candidats. Écrit le 13 juin en deux épreuves, anatomie et histologie-embryologie, tirée au sort contre la physiologie. Les questions étaient : gouttière du canal carpien – le nerf saphène interne – le grand pectoral, et en histologie-embryologie : les enclaves lipidiques – le muscle cardiaque – l'allantoïde. Je crains de ne pas être aujourd'hui extrêmement brillant sur l'allantoïde. Oral le 15 juin. La majorité, soit 52, s'en tira avec succès, 15 se rattrapèrent fin octobre, ce qui fait 67 reçus sur 83. Tous les futurs admis à Bordeaux étaient reçus en juin. Trois des admis à Lyon repassèrent avec succès l'examen en octobre.

Restait le concours de Bordeaux, épreuve ultime. Pour la première fois, le concours était commun avec l'École du Service de Santé militaire de Lyon. Nous avons inauguré cette nouveauté. Il va sans dire que pour nous, entrer à Lyon, que personne n'avait mis comme premier choix, était un pis-aller. Certains assuraient même vouloir démissionner s'ils y étaient reçus, et retenter Bordeaux. Au concours de Lyon, il y avait 54 places en médecine première année et dix en pharmacie, et 77 en catégorie PCB, toujours prépondérante à ce concours. À Bordeaux, 75 places en 1^{re} année, 10 en catégorie PCB, une nouveauté ; 5 en pharmacie. Et en collatéral 14 en 2^e année (8 inscriptions), 1 à 16 inscriptions.

Dix-huit d'entre nous entrèrent à Lyon en médecine, quatre en pharmacie. Je les y retrouvai l'année suivante, où j'étais allé au baptême de promotion. L'un d'entre eux, cependant, entré à Lyon, se débrouilla par la suite, je ne sais comment, pour quitter l'École, repasser le concours et entrer à Bordeaux en collatéral ! D'autres firent de brillantes carrières.

Des trois Camarades de ma chambre, l'un, admis à Lyon, fit une carrière de radiologue ; un autre, non admis au concours, fut généraliste ; le troisième, parti en sanatorium, guéri, reprit ses études et fut biologiste.

L'écrit s'était déroulé dans 25 centres, en métropole et outremer. Les centres d'oral étaient moins nombreux. À Toulon l'oral se passait le 28 août pour les pharmaciens, et du 8 au 12 septembre pour les médecins. Les résultats parurent le 7 octobre. Juste le temps de faire sa valise pour la rentrée à Bordeaux le 15. Au petit matin, les « Toulonnais » se regroupent gare Saint-Jean. Il me semble me souvenir que quelques rasoirs sortent du sac et que quelques moustaches tombent, dont on a retardé le sacrifice. Il paraît en effet qu'il vaut mieux ne pas se faire remarquer des Anciens. C'est lentement que l'on monte le cours de la Marne, un peu émus, vers la gloire peut être, comme l'assure la chanson, mais pour l'instant vers le 147. Et c'est une autre histoire qui commence...

Le Toulon, que nous avons quitté, tendait d'ailleurs à devenir le Centre de la médecine navale, devant Brest et surtout Rochefort, dont le déclin était amorcé. Le Levant éclipsait le Ponant. On sait que lors de la création de l'École principale, le maintien des trois vieilles Écoles sous forme d'« annexes » formait comme une compensation équitable, d'autant qu'il était écrit qu'elles seraient aussi lieu d'application. Mais il n'avait fallu que très peu d'années pour qu'en dépit de cette promesse, seule Toulon se voit doter de la nouvelle École d'application. Il faut se souvenir, pour mesurer les probables déceptions, qu'en 1890, l'amiral Krantz, ministre de la Marine, avait espéré transformer l'École de Brest en Faculté. À vrai dire, depuis, l'École de Toulon n'avait pas démerité. Cinquante ans après son constat faussement attristé, l'inspecteur y aurait trouvé sans peine d'autres noms aussi éminents que ses Rochefortais. La « Faculté du Faron » avait rehaussé l'éclat un peu terne de sa devancière d'autrefois.

Mais au terme du concours, qu'était devenu l'affrontement entre nous autres mocos et la coalition vasou-bretonne, pour l'entrée à Bordeaux ?

Sur 75 admis de la ligne médicale à 4 inscriptions, 24 étaient issus de Toulon.

Sur 5 admis de la ligne pharmaceutique, 3 Toulonnais.

L'année précédente, il y avait 40 élèves de Toulon dans la promotion 49, il est vrai plus nombreuse que la nôtre.

Il faut sans doute reconnaître que Rochefort, certes avec 119 élèves et l'appui des Bretons, même en tenant compte des quelques candidats directement issus des facultés, avait un meilleur score que nous, Il va sans dire que personne n'avait alors l'idée de ce calcul et de cette compétition pour rire. À l'usage, les Rochefortais se sont d'ailleurs montrés très fréquentables et même plus, carrément épatants. Nous avons vite oublié nos origines, et, unis, formé une fameuse promotion, la 50, la promotion du demi-siècle !... Il n'y en a eu qu'une !

Mais tout de même, avoir fait l'École Annexe ensemble, c'est un tout petit supplément de solidarité ! Et un tout « petit tas de souvenirs » communs...

Quant au major, Jacques Thomas, il mit tout le monde d'accord. Il n'avait pas fait d'École Annexe. Il s'était préparé tout seul, avait commencé ses études à Bordeaux. Le jour de la rentrée, le 15 octobre 1950, il était venu tranquillement à pied. Il habitait derrière l'École, rue Billaudel, à deux pas de la célèbre place Dormoy !